

12 MARS > 6 AVRIL 2008

CRÉATION

REVUE DE PRESSE

Les Serpents

mise en scène JULIA ZIMINA

Hilda

mise en scène ELISABETH CHAILLOUX

MARIE NDIAYE

PRESSE

Pascal ZELCER

01 48 02 44 94 - 06 60 41 24 55

pzelcer@wanadoo.fr

production Théâtre des Quartiers d'Ivry, avec l'aide de la SPEDIDAM

STUDIO CASANOVA M^o Mairie d'Ivry

Centre Dramatique National de Paris-Île-de-France
Théâtre
des
Quartiers
d'Ivry

01 43 90 11 11

Tryptique Marie Ndiaye

Presse venue

Martine Silber – Le Monde
Dimitri Denorme – Pariscope
Yves Bourgade – AFP
Marie Michel – lemagazine.info
Stéphane Grant – France Culture
France ô – tournage
Catherine Richon – Fluctuat.net
Valérie Marin La Meslée – France Culture / Le Point
Isabelle CIPRIS – Stellio Multimedia
Monique Sueur – Molières
Cédric Enjalbert – les 3 coups
Martine Piazzon – Froggies Delight
Thomas Portier – Ivry ma ville
RFI – service culture
Francis Dubois – SNES
Christiane Barbault – Valeurs Mutualistes
Anne Calmat – FPP
David Larre – Theatreonline.com
Jean-Philippe Verret – France Inter
Alexandre Laurent – Radio Enghien
Fabien Spillmann – Theatral Magazine
Laetitia di stefano – Ivry ma ville
Catherine Richon – Fluctuat.net

France ô – diffusion le 20 mars
Aligre FM – émission le 10 mars
France Culture – émission le 14 mars
France Inter – Studio Théâtre – le 29 mars
Radio Enghien – émission le 15 mars

Triptyque Marie NDiaye.



© Bellamy

En programmant « Rien d'humain », « Les serpents » (photo) et « Hilda », le théâtre des Quartiers d'Ivry nous offre une plongée intense dans l'incroyable originalité de l'espace mental de Marie NDiaye. A découvrir séparément ou en intégrale, ces pièces « coup de poings » sont un inquiétant mélange de ludisme et de cruauté. Côté mise en scène, sur « Rien d'humain », Christian Germain joue à fond la carte du conte cruel et convoque les figures de nos cauchemars d'enfants. Soyons honnête, ça vire un peu à la caricature. Sous le regard de Julia Zimina, « Les serpents » persiflent, non pas sur nos têtes, mais sur scène, en toute beauté. L'esthétique froide cultive le mystère du texte. On est captivé, vampirisé par les trois comédiennes, et notamment par Hélène Lausueur, une Mme Diss acariâtre au possible. « Hilda », l'ultime pièce mise en scène par Elisabeth Chailloux offre une respiration... En apparence ! On ne quitte pas l'enfermement cher à Marie NDiaye aussi facilement.

Dimitri Denorme

Théâtre des Quartiers d'Ivry

Voir page 59.



Création de trois contes cruels de la franco-sénégalaise Marie NDiaye PARIS, 21 mars 2008 (AFP)

Le Théâtre des Quartiers d'Ivry (Centre dramatique national du Val-de-Marne en préfiguration) crée trois contes cruels sur le thème de la possession, du vampirisme, joués séparément ou ensemble, de la Franco-Sénégalaise Marie NDiaye, Prix Fémina 2001.

Trois personnalités différentes signent les mises en scène des pièces: Elisabeth Chailloux (co-directrice du Théâtre des Quartiers d'Ivry) celle de "Hilda", Christian Germain de "Rien d'humain" et Julia Zimina des "Serpents" (jusqu'au 6 avril).

Marie NDiaye, dont la Comédie-Française a créé et inscrit à son répertoire en 2003 "Papa doit manger", explique cultiver un "réalisme exagéré", car "j'aime bien, dit-elle, dans les histoires, essayer d'aller jusqu'à ce que je conçois comme les limites du supportable, tout en restant plausible".

Ses trois contes cruels ont en commun de mettre en scène des êtres en apparence tout à fait ordinaires mais à forte personnalité, et dont les rapports avec autrui sont cruels.

"Les êtres forts et puissants se nourrissent en quelque sorte de la chair des autres", estime l'écrivain franco-sénégalaise. Cependant, pour que "les choses frappent moins durement, j'invoque, précise-t-elle, le fantastique pour alléger cette cruauté".

La langue de Marie NDiaye reste d'un classicisme élaboré qui contraste avec l'étrangeté des situations que les mises en scène s'efforcent de conserver.

"Rien d'humain" s'articule autour d'énigmes peuplées d'être solitaires.

"Hilda" est la résistance d'une jeune femme (que l'on n'entend pas) à devenir la "chose" d'une bourgeoise (jouée par Elisabeth Chailloux) qui ne supporte pas la solitude.

"Les serpents" réunit autour d'une mère égoïste (Hélène Lausseau) et de son fils que l'on ne voit pas, les deux successives épouses de ce fils (Céline Chéenne et Eléonore Briganti), qui finissent par échanger leurs habits et leurs vies, un enfant mort contre des vivants.

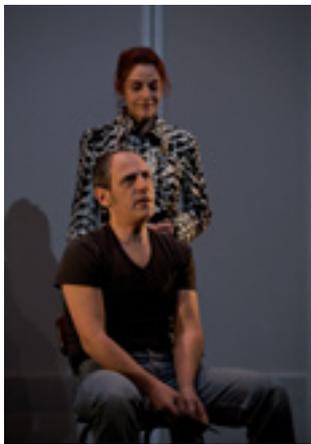
La mise en scène de Julia Zimina évite tout réalisme suggéré par les seuls propos des protagonistes: évocation d'une maison réduite à un rideau-porte, du fils par une création aux sonorités inquiétantes et d'un climat général par une musique pour le piano signée et interprétée par Vadim Sher.

Yves Bourgade

Triptyque Marie Ndiaye Quartiers d'Ivry au Studio Casanova (Ivry-sur-Seine)

Dialectique dévorante

L'écriture de Marie Ndiaye n'a rien perdu en force et en étrangeté dans son passage du roman au théâtre. Inscrites dans un cadre quotidien à la fois stylisé et réaliste, ses histoires basculent progressivement dans une cruauté nimbée de fantastique. Rapports conjugaux, sociaux, amicaux s'enveniment au gré d'une tentative de plus en plus explicite de dévorer l'autre, lui sucer le sang, lui voler sa vie, son identité ou sa raison d'être. Les parents vocifèrent, les enfants trinquent, les fantômes s'insinuent partout. Les trois adaptations proposées dans le cadre de ce Triptyque sont autant de variations autour du thème du vampirisme quotidien au coeur desquelles se détache, diamant noir, la pièce *Les Serpents*.



Bella, revenue d'Amérique, tente de récupérer l'appartement dans lequel elle a installé son amie Djamila, proie de sa famille (*Rien d'humain*). Madame Diss, rend visite à son fils pour lui réclamer de l'argent et doit, comme son ex-belle fille, Nancy, attendre devant la porte de ce dernier qu'il se manifeste ; au lieu de quoi, réjouie et impressionnée par de si belles dames, France, la seconde épouse tient close la porte des Enfers (*Les Serpents*). Madame Lemarchand, femme bourgeoise aux prétentions émancipatrices, exige de Monsieur Meyer qu'il lui loue les services de sa femme, dont elle ne saurait plus se passer : « J'ai besoin d'Hilda pour affronter la longueur des jours, pour sourire à mes enfants et résister au désir de nous faire passer tous de l'autre côté » (*Hilda*).

Des trois volets du triptyque, les panneaux latéraux conjuguent le mieux les éléments de satire sociale et de fantastique rampant. Texte poussant la violence verbale et l'implicite de l'exploitation sociale et sexuelle au bord du malaise, Rien d'humain (dont nous n'avons malheureusement pas vu la mise en scène) pose une première pierre de touche. Hilda noie la dialectique hégélienne du maître et de l'esclave dans l'incertitude du fantastique et donne l'occasion à Elisabeth Chailloux (par ailleurs metteur en scène) d'exprimer toutes les nuances d'une femme enfermée dans son obsession : voir une jolie poupée serviable et souriante rendre heureux son mari et ses enfants à sa place. Tour à tour douceuse et compatissante, vipérine et abjecte, elle tente de réduire les autres à sa merci par le langage et l'argent, détruit les relations d'amour, réduit à néant l'identité de son jouet (Hilda, ombre lointaine) non sans s'enfoncer elle-même dans une aliénation morbide. La prestation de la comédienne, remarquable de bout en bout, témoigne à merveille de la folie destructrice de cette bienfaitrice étrange.



Bloc d'opacité dont les arêtes vives (les répliques cinglantes de Madame Diss) et les éclats sombres (le sacrifice de Nancy) restent longtemps en mémoire, Les Serpents, panneau central du triptyque, est une pièce plus singulière encore qui résiste à l'analyse. La mise en scène du texte, sobre et précise (intention de jeu, diction), la scénographie jouant sur les effets de lumière (la rangée de servantes figurant un champ de maïs, les drapés noirs des robes, etc.), sont une pertinente célébration du mystère qui l'habite. Mystère qui doit beaucoup aussi au mélange des registres et au talent des comédiennes : on retrouve la logorrhée obsessionnelle, la haine recuite, l'humour assassin de Thomas Bernhard dans cette Madame Diss, mère indigne et sans âge admirablement interprétée par Hélène Lausueur, silhouette à la Otto Dix, diction dure, rictus inquiétant, présence instable. On admire le déploiement d'éléments proprement tragiques (le phrasé ample et scandé d'Éléonore Briganti, les rites de passage de seuil conçus comme autant d'entrées dans la caverne du monstre). On se laisse absorber par les entrecroisements d'énergies (la joie démonstrative de Céline Chéenne dans le rôle de France, paysanne à la fois vive et empruntée ; le froid maintien de Madame Diss ; la sensualité langoureuse et forte de Nancy). Le trio des comédiennes fonctionne pleinement, dans l'excellence et la dissonance, et épouse le texte dans sa plongée croissante vers l'obscur sans rien affadir ni rien dévoiler de son mystère. Beau tour de force, assurément.

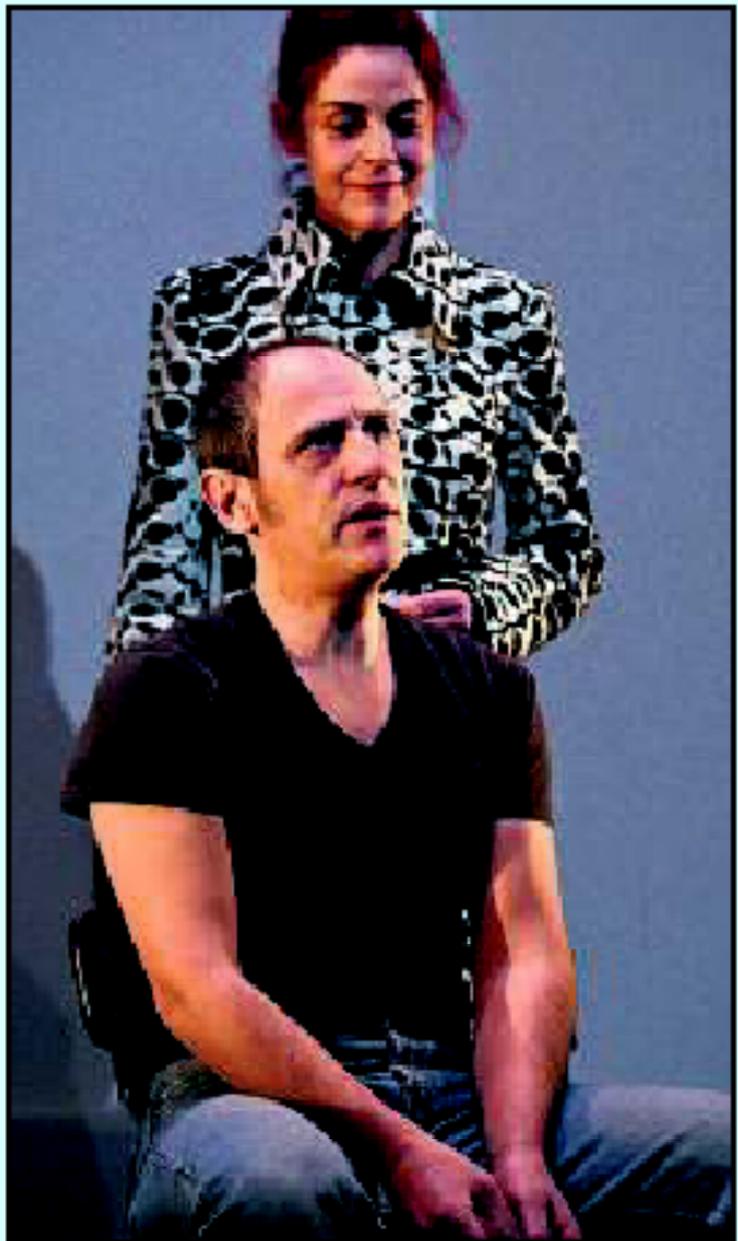
David Larre

mercredi 19 mars 2008

Triptyque Ndiaye à **Ivry-sur-Seine**

LE STUDIO Casanova se consacre à l'auteur Marie Ndiaye au travers d'un triptyque. « Hilda », « les Serpents » et « Rien d'humain » sont les trois pièces présentées. Ces pièces ont en commun l'exploration des rapports humains, déterminés par la maison et la famille, et qui mènent à la vampirisation de l'énergie des autres. « Hilda » est une valeur sûre, tout le monde l'aime, d'autant qu'Elisabeth Chailloux, la codirectrice du Théâtre des Quartiers d'Ivry, signe la mise en scène et joue magnifiquement le rôle de Madame Lemarchand.

*Jusqu'au 6 avril, à
20 heures du mercredi au
dimanche. Studio
Casanova, 69, avenue
Danielle-Casanova,
Ivry-sur-Seine. Tarif : 9 €
à 19 €. Tél. 01.43.90.11.11.*



« Hilda ». (LP/PASCAL BELLAMY.)

Triptyque Marie NDiaye au TQI – Hilda



On peut avoir de l'argent et être de gauche. On peut avoir été révolutionnaire et avoir des gens de maison. Une question de juste rémunération. Une simple question d'argent. C'est le discours que tient Madame Lemarchand.

Madame Lemarchand parle beaucoup. Elle explique, elle démontre, elle répète. Elle répète le prénom de Hilda. Hilda, Hilda, Hilda qu'elle veut à son service, Hilda qu'elle veut modeler à sa façon, à son image presque, à l'image de celle qu'elle aimerait être. Propre, bonne mère et bonne épouse. Cette histoire de la patronne qui vampirise son employée pourrait être anecdotique. Mais sous la plume de Marie Ndiaye, l'asservissement de la servante atteint de telles extrêmes qu'il devient emblématique de toute relation maître / serviteur. Gens de maison, nounous à domicile, assistantes personnelles, rebellez-vous !

Hilda, de Marie NDiaye, mise en scène Elisabeth Chailloux
Au studio Casanova du Théâtre des Quartiers d'Ivry jusqu'au 6 avril 2008
dans le cadre du triptyque Rien d'humain – Les Serpents – Hilda, pièces de Marie NDiaye par trois metteurs en scène différents

© Bellamy

Les Trois Coups

LE JOURNAL DU SPECTACLE VIVANT EN FRANCE

*« Le bon critique est celui qui raconte les aventures de son âme
au milieu des chefs-d'œuvre. » A. France*

Un triptyque en demi-teinte

On connaît Marie Ndiaye pour ses romans, moins pour son œuvre théâtrale. Le Théâtre des Quartiers-d'Ivry propose une petite incursion en trois pièces et six heures dans cet univers inquiétant et étrange, avec « Rien d'humain », « les Serpents » et « Hilda ». Trois metteurs en scène et trois regards croisés sur une même écriture.

Ce triptyque n'a pas été conçu comme tel par Marie Ndiaye. Il s'agit d'une composition a posteriori, que l'on doit aux metteurs en scène, sensibles à l'omniprésence du thème de la dévoration. D'une pièce à l'autre, la logique est en effet la même : créer un rapport de force, une situation de domination, dont le langage est un révélateur. Réinvestissant dans une langue « quasi classique » un enjeu classique du théâtre – la relation triangulaire du savoir, du pouvoir et du vouloir –, Marie Ndiaye construit un univers singulier entre réalisme et onirisme. Du « réalisme exagéré », précise-t-elle. De fait, partant de lieux, de situations et de personnages plutôt communs, elle nous fait pénétrer progressivement, à force de motifs récurrents – la maison, le seuil, l'enfance –, dans un univers trouble imprégné d'images mythiques.



© Bellamy

L'on percevra ainsi, dans les Serpents une réminiscence du Moloch qui dévore sa progéniture. Rien d'humain, en revanche, se construit comme un film noir, où le danger et les atmosphères lugubres suscitent une inquiétante étrangeté. Quant à Hilda, beaucoup plus réaliste que fantastique, l'auteure porte un message fortement politique. Les trois pièces ont cependant un thème en commun, malgré leur forme diverses : le vampirisme.



© Bellamy

Sur cette base partagée, les metteurs en scène ont travaillé dans des directions fort différentes. Si la proposition d'Élisabeth Chailloux pour Hilda déçoit – la scénographie est sans réel parti pris, l'usage de la vidéo semble trop anecdotique, le jeu n'a en outre aucune intensité –, en revanche, celle de Christian Germain pour Rien d'humain et surtout de Julia Zimina pour les Serpents sont fortes d'une interprétation très personnelle. Le premier, sensible à l'influence de David Lynch, recompose l'ordre du monde grâce à deux espaces mobiles figurant les intérieurs, un écran géant, parfois écran de fumée, qui voile la réalité, ainsi qu'un usage ingénieux de la vidéo. De même, les personnages mutent, se métamorphosent, leur langue par moments dérape, laissant échapper les traces d'un inconscient qu'ils ne maîtrisent plus. La mise en scène est recherchée, et pourtant, l'on est gêné par un jeu trop inégal pour être convaincant.



© Bellamy

La proposition la plus séduisante est sans doute celle de Julia Zimina, qui nous entraîne dans un espace trouble, très noir pour un jour d'été (la scène se joue un quatorze juillet), peuplé par des êtres inquiétants. Il y a Mme Diss venue demander de l'argent à son fils, que l'on se contentera d'imaginer, terré dans son antre, derrière un champ de maïs. Son ex-belle-fille, Nancy, qui l'accompagne, et France, son actuelle belle-fille, qui garde l'entrée de la maison. Il est aussi question d'un enfant mort dans l'indifférence... Afin de figurer le jeu sur le seuil (entre l'intérieur de la maison et l'extérieur, entre la réalité et le fantastique notamment), l'espace scénique est traversé par une ligne courbe « plantée » d'ampoules sur un pied. Elle symbolise le champ de maïs, le feu d'artifice qui se prépare ou un serpent qui ondule. C'est beau et plutôt efficace. Le jeu des trois comédiennes est à la hauteur de la trouvaille : subtil et ambigu. La pièce, un peu longue mais riche d'un style très travaillé, d'une mise en scène originale et d'une interprétation intense, est celle qui nous laissera les plus fortes impressions.

Ce triptyque en demi-teinte peut, en somme, être abordé comme une tentative pour explorer, sans l'épuiser, l'univers obscur de Marie Ndiaye. Les résultats de l'expérience sont incertains, mais la démarche est estimable. Rien d'humain et les Serpents, pièces jusqu'alors radiophoniques, n'avaient en effet jamais été montées. ¶

Cédric Enjalbert

Les Trois Coups



froggy's delight

Le site web qui frappe toujours 3 coups

RIEN D'HUMAIN

Théâtre des Quartiers d'Ivry (Ivry) mars 2008



Comédie dramatique de Marie NDiaye, mise en scène de Christian Germain, avec Sandra Faure, Emmanuel Fumeron et Clara Pirali.

Au Studio Casanova, le Théâtre des Quartiers d'Ivry propose de découvrir l'univers de l'écrivain **Marie NDiaye** à travers trois comédies dramatiques, réunies en un "*Petit triptyque de la dévoration*", dont "*Rien d'humain*".

Dans cette pièce, l'intrigue repose sur les relations ambiguës de deux femmes aux prénoms en miroir, Bella et Djamila, dont le nœud gordien est inscrit dans leur passé. Marie NDiaye y cultive l'équivoque entre le dédoublement de personnalité et le vol d'identité.

A la suite de bouleversements dans sa vie, une femme revient dans son pays natal pour habiter dans l'appartement qu'elle a prêté à une amie mais que cette dernière refuse de lui rendre. Leurs échanges étranges et violents amènent le spectateur à s'interroger sur la réalité de ce qu'il voit.

En référence revendiquée à l'univers lynchéen, **Christian Germain** a adopté une mise en scène qui se surajoute, de manière parasite, au texte dans la mesure où ce qui relève du mécanisme mental est parfaitement maîtrisé par l'écriture de l'auteur.

A noter la belle prestation de **Clara Pirali** dans le rôle de la femme devenue pierre.



froggy's delight

Le site web qui frappe toujours 3 coups

LES SERPENTS

Théâtre des Quartiers d'Ivry (Ivry) mars 2008



Comédie dramatique de Marie NDiaye, mise en scène de Julia Zimina, avec Eléonore Briganti, Céline Chéenne, Hélène Lasseur et Vadim Sher au piano.

Le Théâtre des Quartiers d'Ivry propose au Studio Casanova trois pièces de **Marie NDiaye** réunies sous le titre de "*Petit triptyque de la dévoration*". L'une d'elles, "**Les serpents**" instaure, par la métaphore du nid de serpents, un huis clos familial étouffant et angoissant entre des personnalités toutes venimeuses.

Une mère vient trouver son fils pour lui demander de l'argent. Elle reste sur le pas de la porte défendue par une bru qui craint de déplaire à son mari et où viendra également sa première belle-fille. Voilà pour introduire le propos. Un propos qui n'est pas aussi simple qu'il y paraît car Marie NDiaye pratique l'art consommé de l'ellipse et construit son texte comme un mille feuilles avec des différents niveaux de lecture selon les croyances et les peurs individuelles.

Articulé autour d'une pluralité de thèmes, la possession, la domination et la soumission, le pouvoir de l'argent, la famille mortifère et cannibale, la maternité, la violence à l'encontre des enfants, la confrontation cathartique des personnages prend des allures de tragédie antique.

Dans une scénographie et des lumières d'un bel esthétisme de Yves Collet, avec les respirations musicales de **Vadim Sher**, la pièce est excellemment portée par trois comédiennes, **Hélène Lasseur**, **Céline Chéenne**, **Eléonore Briganti**, qui, au diapason d'une partition étonnante, conduisent le spectateur dans d'insondables zones d'ombres.

La mise en scène de **Julia Zimina** est exemplaire de rigueur et de justesse puisque qu'elle parvient, avec un grand travail sur la langue et les mots, à invoquer et évoquer l'univers troublant et angoissant développé dans la pièce au point d'en embrasser toutes les composantes induites même si elle, elle y voit les trois avatars de la femme moderne, femme au travail, épouse et mère.

En effet, après la représentation, le venin inoculé par l'écriture de Marie NDiaye fait encore son chemin au point où le spectateur s'interroge encore.



froggy's delight

Le site web qui frappe toujours 3 coups

HILDA

Théâtre des Quartiers d'Ivry (Ivry) mars 2008



Comédie dramatique de Marie Ndiaye, mise en scène par Elisabeth Chailloux, avec Céline Barbier, Elisabeth Chailloux et Etienne Coquereau.

Au Studio Casanova, le Théâtre des Quartiers d'Ivry présente sous le titre "*Petit triptyque de la dévoration*" qui explore l'univers de l'écrivain **Marie NDiaye** à travers trois pièces dont "**Hilda**".

Mme Lemarchand, bourgeoise, de gauche comme elle aime le préciser, jette son dévolu sur Hilda pour laquelle elle semble éprouver une fascination saphique, tant sur sa jolie personne que sur son prénom, pour en faire sa femme de service. Une femme de service qui deviendra vite une femme de corvée et de devoir totalement inféodée et manipulée.

A partir de cette situation banale et ordinaire, avec une écriture simple, concise et ciselée, mais elliptique et subtile, Marie NDiaye jongle avec une pluralité de thèmes en distendant jusqu'à l'extrême la quête du sens intime, qui peut confiner sinon au fantastique du moins au singulier.

La servitude moderne, la possession, la substitution d'identité, la détresse du vide intérieur, le vampirisme intellectuel, l'attachement affectif, autant de pistes de réflexion qu'elle dissémine au fil des dialogues et qui tissent une atmosphère d'inquiétante étrangeté.

Au terme d'une progression dramatique en crescendo, le spectateur est mentalement amené au bord du gouffre de l'insoutenable et de l'horreur alors même que le personnage titre et le processus de phagocytose ne sont jamais représentés. Car Marie NDiaye ne montre pas, elle plonge elle aussi par le pouvoir des mots, le spectateur au cœur de ses propres peurs archaïques.

Dans un dispositif scénique minimaliste de **Yves Collet**, un fauteuil, une cimaise à panneaux mobiles et la projection ponctuelle des images mentales qui situent les lieux où se déroulent les scènes, **Elisabeth Chailloux** a conçu une mise en scène brute, tirée au cordeau, nette et sans bavure qui met en pleine lumière le texte sans effets superfétatoires.

Face au mari d'Hilda, instrumentalisé par l'argent et la parole, qui lâche prise (**Etienne Coquereau** parfait), tour à tour péremptoire, odieuse, mielleuse et pathétique, elle incarne le rôle principal avec une très grande sobriété et intelligence.

Lemagazine.info

Triptyque Marie Ndiaye

Le théâtre des quartiers d'Ivry propose un triptyque consacré à l'œuvre de Marie Ndiaye. Jusqu'au 6 avril sont joués en alternance trois pièces de l'auteur : Hilda, les Serpents, Rien d'Humain. Trois raisons d'aller à la rencontre de l'un des trop rares auteurs contemporains à être rentré au répertoire de la Comédie Française.

Le théâtre des quartiers d'Ivry propose un triptyque consacré à l'œuvre de Marie Ndiaye. Jusqu'au 6 avril sont joués en alternance trois pièces de l'auteur : Hilda, les Serpents, Rien d'Humain. Trois raisons d'aller à la rencontre de l'un des trop rares auteurs contemporains à être rentré au répertoire de la Comédie Française.



Marie Ndiaye est un auteur prolifique. Déjà 7 romans à son actif, dont *Rosie Carpe* (Prix Fémina 2001), ainsi que plusieurs pièces de théâtre. Parmi elles, *Papa doit Manger* a eu les honneurs de la Comédie Française en 2003. Mais nul question d'honneur dans son œuvre. Au contraire, Marie Ndiaye explore au fil de ses écrits un univers de lutte, de domination ou de soumission. « Je suis fascinée par les vampires », explique-t-elle, « par l'idée que les êtres forts et puissants se nourrissent en quelque sorte de la chair des autres ». Rien d'Humain, Les Serpents, Hilda, chacune de ces trois pièces présentées à Ivry tourne ainsi autour de la même question : celle de la possession de l'autre.

Z'avez pas vu Hilda ?

Hilda, notamment, va jusqu'aux tréfonds de l'abandon et de la dévoration. Madame Lemarchand est une bourgeoise comme tant d'autres, sauf qu'elle est de gauche, explique-t-elle à Franck Meyer, un ouvrier qui lui rend de menus services. Tellement de gauche qu'elle lui propose d'engager son épouse,

Hilda, pour qu'elle fasse le ménage, s'occupe des enfants et qu'elle lui tienne compagnie. Pour 50 francs de l'heure, il n'y a pas à hésiter. Pourtant Franck hésite, mais finit par céder. Dès lors, l'Inexorable peut commencer. Madame Lemarchand veut dominer Hilda, pomper son énergie vitale à la manière d'un vampire qui se repaît jusqu'à la dernière goûte du sang de ses proies. « J'ai besoin d'Hilda pour affronter la longueur des jours, pour sourire à mes enfants et résister au désir de nous faire tous passer de l'autre côté » précise-t-elle d'ailleurs, une fois entamé le processus de suçlon.

Sans cesse nommée, présente au détour de chaque phrase, Hilda n'existe pas sur scène. La pièce est à peine engagée qu'Hilda n'est déjà plus qu'une ombre où chacun projette ses espoirs et ses désillusions. Or les ombres n'appartiennent à personne, et nul ne sortira gagnant de cet improbable duo (complété sur la fin par Corinne, la sœur d'Hilda) où Franck et Madame Lemarchand s'affrontent dans une lutte de survie. Hilda s'évapourera, Franck s'avillera, et Madame Lemarchand, la plus désespérée des trois, cherchera une nouvelle âme à engloutir.

Elisabeth Chailloux, metteur en scène et comédienne, se tire fort bien de cette entreprise funeste. Sa puissance de jeu rend d'ailleurs superflus certains éléments de mise en scène, comme ces bris de verre que l'on entend dès qu'un palier est franchi dans l'horreur. Elle compose une madame Lemarchand fine, sournoise, immonde, nourrie de malheur, qui

ATFG - Antony
Amis du Théâtre Firmin Gémier

La Vie théâtrale et culturelle en Banlieue Sud

Rien d'humain

« L'Intégrale du Triptyque Marie Ndiaye », débute à 16 heures dans le Studio Casanova, petite salle accueillante. Le Triptyque fonctionne comme un grand spectacle, ses trois volets sont indépendants les décors sont changés en trois quarts d'heures. Ceux-ci sont donc légers. Christian Germain sait nous donner l'impression d'un grand spectacle : cet admirateur de David Lynch (clin d'oeil musical à Twin Peaks) use de décors mobiles, de projection de films qui nous plongent dans un curieux univers, de musique et de lumières qui jouent avec l'ombre et le plein éclairage.

Le Théâtre de Marie Ndiaye n'est pas une écriture faite pour la scène, ses textes sont des pièces radiophoniques, faites pour la voix, sans contraintes de lieux et de décors, mais riches d'une langue imaginative. La présentation sur scène contraint le metteur en scène à imaginer des solutions pour ses jeux avec les lieux et la représentation de ce qui est évoqué dans le texte : l'imagination du metteur en scène crée un monde.

Quel est ce monde ? Le théâtre de Marie Ndiaye évolue entre deux registres, celui de la satire sociale et politique, et celui d'un fantastique fantasmatique. Cette pièce nous initie à son univers cruel et grave, mais aussi drôle et délirant. Deux femmes symbolisent deux mondes : la riche Bella dont la peau et les yeux refléteront toujours qu'elle est née dans la soie et la culture, même quand elle est dans la dèche la plus profonde. Et Djamilia, jolie fille issue d'un milieu de prolétaires, accueillie par la riche famille de Bella, éduquée, cultivée et formée. Les deux jeunes filles sont amies d'enfance, et quand Bella a épousé un riche américain, elle a confié son bel appartement et ses beaux meubles à sa meilleure amie. Le mariage américain est un échec, Bella rentre en France et découvre que sa meilleure amie occupe l'appartement avec la ferme intention de ne pas le restituer à sa propriétaire. Bella va se confier à un voisin de Djamilia, Ignace, brave garçon, amoureux fou de Djamilia qui espère bien être le père de la fille que Djamilia cache dans son appartement.

D'un côté, on retrouve la « dialectique du maître et de l'esclave » que l'on doit au philosophe Hegel et que les amateurs de théâtre connaissent par la pièce de Brecht : Maître Puntila et son valet Matti. La thématique a été renouvelée par Bernard-Marie Koltès, qui au couple maître-esclave issu de la lutte des classes, substitue le couple dealer-client. Dans la solitude des Champs de Coton, il pose à nouveau la question : dans un rapport inégalitaire, qui est vraiment le maître, qui est vraiment l'esclave ?

Djamilia née pauvre ne peut pas aimer Bella née riche. C'est onthologique. Est-on dans un pur déterminisme social ? On pourrait le croire, et voir alors un mélodrame social, bien ancré dans une tradition théâtrale très représentée aujourd'hui. Mais Marie Ndiaye joue sur toutes les ambiguïtés : ses héros (et surtout ses héroïnes) avant d'être déterminé(e)s par l'appartenance à une classe, sont d'abord des monstres d'égoïsme, et il faut prendre le mot monstre dans tous ses sens, y compris ceux du conte traditionnel. Il faut ici se limiter à « Rien d'Humain » car nous retrouverons tous ces thèmes dans les deux autres volets du Triptyque.

À côté de la symbolisation de la classe possédante sûre de son bon droit - représentée par Bella - et de la classe des exploités révoltés - représentée par Djamilia - il y a une subtile dérive vers d'autres rivages, qu'il ne faut pas trop dévoiler pour respecter le plaisir de la découverte : Djamilia ne serait-elle pas une sorcière et l'appartement de Bella n'est-il pas devenu une antre ? Bella est-elle une brave fille issue d'un milieu riche et bien pensant, ou bien a-t-elle - elle aussi - connu des drames, et des forces obscures

s'expriment-elles également par sa bouche ? Est-on dans la lutte de classes, ou dans une lutte pour le pouvoir au sein d'un couple infernal sacrificiel qui a besoin d'une victime expiatoire pour créer l'équilibre peu stable où il peut vivre ? Ou, mieux, la situation de classe permet-elle à des psychopathes d'exprimer leur sado-masochisme intime ? Ce vocabulaire (politique, psychiatrique) est-il adapté à une situation qui mêle de façon trop imbriquée le social et le psychique ? C'est là que l'art montre sa capacité à dire des situations trop complexes pour être analysées par les moyens classiques.

Le "casting" est impeccable et s'intègre avec une justesse totale dans le projet esthétique de la mise en scène. Sandra Faure (Djamila) a la séduction perverse et la violence volontariste du personnage. Clara Pirali (Bella) use d'une extrême blondeur pour afficher son appartenance de classe et son innocence, et pouvoir en fin de parcours montrer à son tour la perversion nécessaire. Emmanuel Fumeron (Ignace) est parfait dans un rôle de victime qui exige tout à la fois de la bonne volonté et de l'énergie mal récompensée.

Il faut voir cette pièce, pour un texte riche et une mise en scène qui nous fait quitter petit à petit les lieux balisés du psychologique et du social, pour la dégringolade sur le toboggan infernal de la cruauté profonde, et fascinante, des êtres. Christian Germain montre sa capacité à faire sentir et voir le fantastique dans le quotidien imaginé par Marie Ndiaye.

Les Serpents

Les Serpents

Texte : Marie Ndiaye

Mise en scène : Julia Zimina

Nous avons récemment vu une mise en scène, très réussie, de Julia (ou Youlia) Zimina au TOP de Boulogne-Billancourt. Il s'agissait du Kaddish de Grigori Gorine où jouait François Kergourlay, qui fut directeur du Théâtre Firmin Gémier d'Antony. Les Serpents : dans la mise en scène de Julia Zimina, la hiérarchie des rôles n'est guère symbolisée par la hiérarchie sociale. C'est plutôt une hiérarchie familiale qui est mise en jeu : la « mère », Madame Diss, le « fils » (quel est son nom ?), la « première belle-fille », Nancy, puis la « seconde belle-fille », France, sans compter les « petits-fils », qui s'appellent tous « Jackie ». Il y a ceux (en fait : celles) qui sont sur scène, et ceux dont on parle beaucoup et qu'on ne voit guère. On peut les entendre : on ne peut pas dire que le son de leur voix témoigne de la qualité de la communication au sein de cet étrange cellule familiale.

Le décor est très simple : une rangée de lampes divise le plateau en deux : derrière elle l'espace d'entrée de la maison symbolisée par une grande porte que l'on ne franchit pas aisément, et devant elle l'espace d'arrivée par la route où se tiennent ceux (ou plutôt, celles) qui ne pénètrent pas dans la maison. Il y a des paroles aux statuts différents. Il y a les paroles échangées entre celles qui sont « dehors ». Et il y a les paroles qui franchissent la rangée de lampes et qui relient ceux (ou celles) qui sont « dehors » et ceux (ou celles) qui sont « dedans ». Ces lampes alignées peuvent symboliser le champ de maïs, seule production de cette ferme bizarre, mais aussi le feu d'artifice qu'on promet pour le soir : le 14 juillet seule fête promise aux enfants (quels enfants ?) qui vivent (peut-être) dans la maison. Seule fête ? alors, c'est important.

Deux femmes sont venues en ce brûlant 14 juillet : la mère et la première belle-fille. Toutes deux attendent quelque chose du fils qui dort (qui dort ?) dans cette maison fermée. La mère est dans la dêche, et elle attend de l'argent de la part de son fils. Madame Diss a eu des vies antérieures brillantes, de nombreux maris qui l'aiment toujours. Mais là, elle a besoin d'argent et elle est prête à tout pour en obtenir. Par exemple, elle peut vendre ses souvenirs. Cette « dealer » a justement une « cliente », son ex-belle-fille, Nancy qui veut savoir comment son fils « Jackie » est mort. Où est-il enterré ? Nancy veut que le « père » l'accompagne au cimetière. Elle est donc prête à payer jusqu'à son dernier sou, et à se sacrifier (se sacrifier ?) pour savoir. Si elle est partie, abandonnant mari et fils, c'est qu'elle avait peur - peur de quoi ? Elle a été remplacée par la seconde belle-fille, France, petite femme insignifiante que le fils a « ramassée » : a-t-elle donc gravi les échelons de la société en épousant ce fils ?

Ces femmes ont peur du fils dont on entend quelque fois la « voix », mais ce fils, on ne le dérange pas. On ne le réveille pas quand il dort. On le sollicite, avec crainte et tremblement. Et pourtant ces femmes sont patientes, elles s'incrument, elles veulent le voir, elles veulent obtenir son argent (en a-t-il vraiment ?), elles sont prêtes à retourner vivre avec lui. Quelle est cette destinée qui les ramène toutes vers l'ancre de cet ogre ? Quelle est cette société où les Ogres mangent réellement les Petits Poucets ? Où les femmes de Barbe-Bleue vont d'elles-mêmes vers les chambres mortuaires ?

La mise en scène par Julia Zimina de cette fable noire et cruelle montre bien les rapports de force qui s'exercent au sein d'une famille très modeste. Un monde quotidien

décalé glisse peu à peu vers un monde fantastique de plus en plus terrifiant. Mais on n'est pas dans la représentation de l'horrible, non. On entend des dialogues qu'on peut qualifier de «brillants», mais on est loin des «mots d'auteurs» : Marie Ndiaye a un grand don pour jouer avec la langue, ce qui lui permet de distiller avec virtuosité sa cruelle petite histoire. Hélène Lausseau a la classe pour jouer le rôle de Madame Driss, mais elle n'en a peut-être pas encore l'âge. Céline Cheenne réussit à être rayonnante dans le rôle de la pauvre fille ramassée dans le ruisseau et devenue la porte-parole de son ogre de mari. Éléonore Briganti a le rôle délicat de celle qui vient réclamer des comptes, et qui accepte de redevenir une victime. Dans ce théâtre de la cruauté moderne, il y a toujours des victimes sacrificielles qui semblent avoir cherché ce destin.

Hilda

La troisième pièce du Triptyque Marie Ndiaye affiche la composante sociale et politique des « petits Traités de la Dévoration (extra)ordinaire » : c'est une authentique bourgeoise qui a la parole (et qui ne la lâche pas). Mais une bourgeoise particulière qui adore exhiber son âme et sa compassion. De son passé de « révolutionnaire » elle a gardé le goût de la militance et, avec son mari, elle est entrée au « Parti radical ». Elle a décidé de faire le bonheur de celles qui sont à son service. Mais voilà, cette grande bourgeoise qui affiche son progressisme, ne supporte pas d'élever ses enfants elle-même, ne serait-ce qu'une seule journée. Elle a un besoin urgent d'une nouvelle femme à son service. Et sans la connaître, elle s'est entichée d'Hilda : quel beau nom qu'Hilda !

Hilda a la réputation d'être belle, propre, courageuse au travail. Madame Lemarchand veut Hilda, qui a deux enfants. La patronne sait déjà tout et elle a tout prévu. Elle sait ce que gagne le mari d'Hilda, Franck - qui travaille à la scierie. Elle a déjà retenu des places à la crèche pour les enfants du couple. Franck ne peut pas refuser de demander (imposer ?) à sa femme de travailler chez les Lemarchand. Il est maintenant question du mari. La pièce est d'abord un monologue - un brillant monologue - de Madame Lemarchand devant ce mari, laconique, qui essaie de résister, mais qui finit toujours par céder. La bourgeoisie tient le discours, les prolétaires parlent peu et ne savent pas se défendre, surtout devant l'argent. Un argent qui a l'air abondant, mais qui ne l'est guère quand on fait les comptes. Cependant comment résister aux discours de Madame Lemarchand qui a réponse à tout et qui veut le bien de son personnel ?

Là, on peut faire une double lecture. La plus convenue est sociale : une bourgeoise riche s'approprie une prolétaire pauvre, et la force du langage va de pair avec la force de frappe monétaire. La pièce suit d'ailleurs plus ou moins cette voie : quand Madame Lemarchand cherche à s'approprier complètement Hilda en la faisant travailler chez elle le jour, le soir, et (pourquoi pas ?) la nuit, Franck a un accident du travail, il arrête de travailler, et comme il travaillait au noir il n'a plus aucune ressource : la pièce commence à suivre la voie glissante du « mélodrame engagé ». Mais Marie Ndiaye a bien des talents. Elle ne renonce pas à la leçon de choses sociale et politique, et la pièce commence aussi sa dérive vers la cruauté (extra)ordinaire.

Madame Lemarchand parle beaucoup, c'est même le sujet de la pièce : voir une patronne qui ne cesse de parler. Donc elle parle trop, et elle finit par faire des aveux qu'elle ne devrait pas faire : on sait qu'elle ne supporte pas d'élever ses enfants elle-même, elle n'intéresse plus son mari. En recrutant Hilda, Madame Lemarchand cherche d'abord à acheter de l'amour. Madame Lemarchand veut qu'Hilda l'aime. Elle cherchera même à séduire Franck. Mais elle échoue toujours dans ses achats d'amour. Alors elle détruit, et on voit que ses « bonnes intentions » pavent les chemins de l'enfer : Hilda ne l'aime pas et ne l'aimera jamais, mais elle est sa prisonnière, dont on ne saura jamais si elle est consentante, si elle obéit aux ordres de son mari, ou si c'est son caractère. Car s'il est beaucoup question d'Hilda, du beau nom d'Hilda, Hilda n'est qu'un nom et on ne verra d'elle qu'une image à deux dimensions, son joli fantôme.

Interrogeons-nous sur la « structure en abîme » de cette représentation. La pièce est un brillant exercice de pouvoir par la parole, plus que par l'argent. Cette parole est d'abord celle que nous transmet l'écriture de son auteur : Marie Ndiaye est une magicienne de la langue. Cette parole est dite par une comédienne toujours en scène : Élisabeth Chailloux, qui bénéficie du « physique classe » qu'on attend d'une grande bourgeoise autoritaire qui feint (feint ? comment savoir ? elle est sûrement sincère) d'aimer son petit personnel. Élisabeth Chailloux distille son texte avec élégance et gourmandise. Élisabeth Chailloux est aussi la directrice du TQI, c'est donc elle qui a décidé de la création de ce Triptyque Marie Ndiaye sur les rapports de pouvoir et de la dévoration au quotidien. Le «pouvoir» est ici représenté à tellement de niveaux qu'on s'y perd. Il faut voir l'œil d'Élisabeth Chailloux briller quand elle va se lancer dans un de ces discours qui va écraser le prolétaire laconique qui voudrait bien lui faire face. Il doit y avoir une jouissance à jouer un rôle de «vampire psychique psychopathe», et il y a pour les spectateurs un immense plaisir à voir cet exercice.

Il n'y a guère de « morale » dans cette pièce : la puissante bourgeoise est à son tour prisonnière de sa victime qui a poussé à son extrême absolu l'art de la défense passive, en se détruisant elle-même, mais en détruisant aussi son bourreau.

Face à une impériale Élisabeth Chailloux, Étienne Coquereau a une étonnante présence physique (nécessaire, car il ne parle guère). Son personnage cherche à montrer un minimum de « résilience » face à ces déterminismes qui l'écrasent. Il arrivera enfin à résister, à l'aide de sa jeune belle-sœur Corinne (Clémence Barbier), celle qui n'accepte ni d'obéir, ni de voir Franck tenter d'assassiner Madame Lemarchand.

Il y a donc bien des personnages qui résistent, mais dans toute ces pièces de Marie Ndiaye, il faut qu'il y ait une «victime émissaire». Ici, c'est « l'Arlésienne », celle dont on ne voit que le fantôme, mais dont le nom est constamment magnifié par le verbe de l'auteur et la voix des comédiens, et avec lequel il faut achever cette chronique: «Hilda ».

Hilda - Couverture

J.-L. L.

24 mars 2008